

**CULTURE**

«Regarder le patrimoine culturel immatériel avec de nouvelles lunettes»

4 janvier 2013 à 19:07

INTERVIEW Marc-Olivier Gonseth, directeur du MEN, explique la singularité de son musée :Par **MARTINE THOMAS-BOURGNEUF** (à Neuchâtel)

Dans le paysage culturel européen, le musée d'Ethnographie de Neuchâtel (MEN), en Suisse, ressemble à ces mégalithes que Glen Baxter, dans ses bandes dessinées, installe en plein milieu d'un salon ou d'un jardin. La gentille famille continue d'apprécier le thé ou de s'énerver sur la tondeuse, pendant qu'une forme folle, méconnaissable, la côtoie.

Le MEN est ainsi un lieu qui propose des expositions hors norme, singulières, subjectives, irrévérencieuses : «Objets prétextes, objets manipulés», «le Trou», «A chacun sa croix», «les Femmes», «Marx 2000», «le Musée cannibale», «What are you doing after the Apocalypse ?» Les titres en disent déjà long sur l'esprit qui règne dans ce coin du pays vaudois.

Cette production aux allures très contemporaines est pourtant le fruit d'une histoire ancienne. Les premières collections, issues d'un cabinet d'histoire naturelle, sont données à la ville en 1795. En 1904, une villa offerte par un Neuchâtelois les abrite ainsi que d'autres fonds ethnographiques déposés au fil du temps ; le MEN est alors inauguré. En 1954, Jean Gabus crée une «black box», un espace de 600 m² pour les expositions temporaires - une bonne soixantaine ont été réalisées depuis. Aujourd'hui, le musée détient 30 000 pièces environ pour plus de la moitié des collections africaines, mais il conserve également des fonds asiatique, océanien, esquimau, égyptien. Une autre de ses caractéristiques remarquables (en même temps qu'une forme d'explication de la qualité de ce qui s'y passe) est qu'il partage ses lieux avec l'Institut d'ethnologie de l'université. Les personnels du musée y ont tous été formés et les collaborations entre les deux institutions sont courantes.

Marc-Olivier Gonseth, ethnographe et directeur actuel du MEN, qui a succédé à Jacques Hainard en 2006, fait sur «Hors-Champs» quelques zooms, arrières et avants.

Comment l'exposition «Hors-Champs» s'inscrit-elle dans la programmation du MEN ?

Cela part de l'envie d'investir davantage dans la recherche ethnographique telle qu'elle se pratique au présent. Les ethnographes s'intéressent depuis très longtemps au patrimoine culturel immatériel [PCI, lire *l'encadré ci-contre*], mais nous pensons qu'il faut le regarder avec de nouvelles lunettes. Et nous avons proposé au Fonds national suisse [équivalent du ministère français de la Recherche, ndr] un programme de recherches et d'expositions sur ce sujet, au sein d'une opération plus vaste qu'il avait lancée : Midas Touch - ce qui est touché devient de l'or... Notre programme a été accepté, financé. Nous avons débuté en 2009 avec «Bruits», sur le PCI sonore. Aujourd'hui «Hors-Champs» s'intéresse au PCI visuel, et la prochaine exposition, «Secrets», se penchera sur ce qui est la quintessence de l'immatérialité.

Et concernant vos financements, modes de production...

On est entièrement financés par la ville de Neuchâtel. Les expositions sont conçues et réalisées par l'équipe-maison, y compris le mixage sonore, les prises de vue, ou même la construction des décors. Seules la scénographie, une part du graphisme, ainsi que la mise au point des multimédias sont passées à des collaborateurs extérieurs.

Comment les collections du MEN sont-elles utilisées ?

Ces expositions sur le PCI nous permettent de faire des coups de sonde dans nos fonds, photographiques, visuels, sonores. Nous ne les connaissons pas complètement, ils sont énormes. Or l'institution est en plein chamboulement, puisque nous allons reprendre toutes les présentations permanentes dans les cinq années à venir. Mais il faut d'abord comprendre cette institution pour ensuite la bouger. Identifier notre matériel. Dans «Hors-Champs», chaque photo, chaque film, fait référence aux collections du MEN. Par exemple, dans la section Esthétiser, sont présentées trois photos, d'Indonésie, d'Angola et du Japon, qui renvoient chacune à des ensembles de plusieurs milliers de pièces, pour certaines déposées dans notre musée depuis cent cinquante ans. Notre stratégie de

recherche des éléments à montrer est donc à la fois tournée vers l'exposition et vers l'institution.

Pourquoi l'exposition se préoccupe-t-elle des hors-champs visuels de l'ethnographie autant que de ceux de la muséographie ?

On doit penser le médium dans le médium où on travaille, et ceci est aussi valable pour le cinéma, la photographie, la littérature. C'est aussi motivé par le fait que l'image dans un musée est particulière, car elle est exposée autant qu'exposée, elle est dilatée, fichée dans l'espace, on peut même parfois entrer dedans. Alors on est allés chercher dans l'histoire des musées, et non plus dans celles de la photographie ou du film, ces régimes de l'image dont on avait envie de parler. C'est la photo et le film, oui, mais orientés par le musée.

En quoi consiste la présence d'interactifs multimédias ?

Cela a à voir avec les pratiques muséales que l'on peut observer en ce moment, y compris dans les musées d'Ethnographie, où l'on fuit le musée en trois dimensions pour foncer vers des univers virtuels, comme si c'étaient des créations d'appendices, une sorte de muséologie alternative, alors que ces outils miment, emmènent sur les mêmes traces. Du coup, on a pris ça au sérieux, on a creusé, et on a créé nos interactifs, certes ironiques, mais, en le faisant, nous reconnaissons leur existence.

Vous avez recours à des œuvres d'art contemporain...

C'est la réponse que l'on a essayé de faire à cette pseudo-alternative des univers virtuels. Cette envie était aussi animée par le fait que l'ethnographie et l'art contemporain entretiennent un nouveau rapport, ils sont enfin devenus des champs complémentaires qui ont des choses à dire ensemble. Voir par exemple ce qui se fait au Palais de Tokyo, à la Fondation Cartier, ou le travail de Hirschhorn. Ce n'est pas une absolution, ce n'est pas le messie, mais ce sont des propositions critiques qui emmènent, elles, dans les revers des cartographies ethno et muséologiques.

Pouvez-vous expliquer la métaphore du pôle Nord ?

C'est le hors-champ absolu. Et puis on est assez intuitifs, tout n'est pas dicté par la raison.